

Penser (à partir de) l'architecture

Marie-Clotilde Roose
et Roland Matthu

*Lancé à l'initiative de quelques enseignants des trois sites de LOCI, ce séminaire de recherche interdisciplinaire est destiné aux chercheurs, enseignants, doctorants et étudiants. Son objectif est de réfléchir aux questions tournant autour de la **poétique**, de l'**éthique** et de la **technique**.*

*Comme nous y invite Benoît Goetz, "il s'agirait moins de réfléchir **sur** l'architecture que de penser **à partir de** l'architecture. La réflexion **sur** a ce défaut de conduire inmanquablement à un discours esthétisant où l'architecture elle-même, et tout ce qu'elle donne à penser dans l'ordre de l'éthique et du politique, ne se retrouvent pas"¹. Penser à partir de l'architecture consisterait ainsi à réfléchir en partant de ce que l'architecture donne à penser et qui n'est pas nécessairement de nature architecturale. Ce qui implique, si nous voulons répondre à une série de préoccupations contemporaines et faire naître des pistes de réflexion, de placer l'architecture à la croisée des points de vue, de l'ouvrir aux chercheurs de différentes disciplines.*



Penser (à partir de) l'architecture

En préalable aux thèmes de la poétique, de l'éthique et de la technique, le premier séminaire a porté sur ce que Penser l'architecture signifie ; quelles en sont les motivations ? Pour aborder ces questions, l'équipe de Bruxelles avait invité Jean-Louis Genard, auteur de à propos du concept de réflexivité² et René Borruet auteur de Cosa mentale. Cosa mortale ?³, deux textes fondateurs.

Interview de Jean-Louis Genard

MCR : Lorsque nous disions que ton texte, comme celui de René, est fondateur pour notre séminaire, nous mesurons bien ces mots... Ma question est : dans nos écoles d'architecture, comment mettre en place cette pratique de réflexivité ouverte et permettre une évaluation de productions d'intelligences autres que celles du savoir théorique ?

JLG : Il ne faudrait pas supposer que

ce type d'intelligence n'a actuellement aucune place dans l'enseignement de l'architecture. Il existe une connaissance partiellement intuitive, partiellement réfléchie de cela chez les enseignants d'architecture. À des degrés divers et sous des formes diverses, la structure de l'enseignement de l'architecture organise cela en distinguant les enseignements théoriques d'une part, par rapport aux logiques desquels prédomine un savoir à dominante déterminante, et l'enseignement du projet d'autre part, où prennent place d'autres logiques et se déploient d'autres formes d'intelligence. Cette dichotomie entraînant la sempiternelle question de l'intégration des premiers dans le second. La question qui se pose est plutôt le déficit de réflexivité sur l'enseignement du projet et ses spécificités, mais aussi le fait que ces pratiques d'enseignement du projet se trouvent influencées ou formatées par des conceptions de la transmission des savoirs, de la créativité, de la figure de l'architecte, ou du travail architectural insuffisamment interrogées.

1 - B. GOETZ, *La Dislocation*, Architecture et Philosophie. Paris : Passion, 2001, p.16.

2, 4 - J.-L. GENARD, "À propos du concept de réflexivité" dans Les Cahiers de La Cambre Architecture n°6. Architecture et réflexivité, Bruxelles : La lettre volée 2008, pp10 à 21.

3 - R. BORRUEY, "Cosa mentale. Cosa mortale ?" dans Cosa mentale n°5, Paris 2011.

RM : Pourriez-vous préciser en quoi l'enseignement du projet pose, selon vous, un déficit de réflexivité ?

JLG : La question est à la fois celle de la transmission et celle de l'évaluation. Dans le texte que vous citez⁴, je tente de préciser ce que serait l'intelligence réfléchissante : une intelligence non propositionnelle, qui ne s'exprime pas dans la structure d'un discours argumenté, mais qui passe par des évocations, des associations, des images, des métaphores... et qui se montre – plutôt qu'elle ne se dit – dans des médiums qui ne sont pas l'argumentation, mais l'image, le dessin, la poésie, l'installation, des médiums de la spatialité. La question pédagogique est alors à la fois de susciter le déploiement de ce type d'intelligence, de la libérer, mais en même temps de solliciter l'explicitation discursive de ce qui se donne dans des formes non exclusivement discursives. Deux choses font que cette situation est particulièrement complexe. D'une part, le fait que la relation pédagogique (qui s'opère dans le commentaire et dans la critique) et l'obligation d'évaluation (qui suppose une motivation et une explication) rendent particulièrement nécessaire cette explicitation. D'autre part, le fait que l'architecture est une discipline, ou plutôt une pratique, qui mêle une dimension esthétique – où se révèle l'intelligence réfléchissante – avec d'autres dimensions, sociales et techniques, qui elles peuvent être liées – lourdement liées dans le cas de la dimension technique – à des savoirs déterminants par rapport auxquels l'évaluation est alors simplifiée – ça tient ou ça ne tient pas.

R.M : Vous avez soulevé un second point, à savoir que l'influence et le formatage de l'enseignement du projet par des conceptions de la créativité, du travail architectural et de la figure de l'architecte sont insuffisamment interrogés.

JLG : Par rapport à ce point, j'évoquerai brièvement ceci. En côtoyant ce type d'enseignement, en admirant d'ailleurs souvent ce qui s'y fait, le sociologue et philosophe que je suis ne peuvent manquer d'essayer d'en saisir certains *ressorts* structurants mais qui demeurent dans l'ombre et sont liés. En voici quatre. Tout d'abord la rémanence du référentiel académique, qui pointe en arrière-plan de la structure de pouvoir régnant encore dans beaucoup d'ateliers d'architecture. En l'occurrence la figure du maître et de l'élève, et l'établissement d'une relation fortement individualisée entre eux. Ensuite, la figure de l'artiste créatif que nous avons héritée du romantisme. L'idée que les élèves (de manière très différenciée, l'idée du don voire du *génie* étant très présente) ont des richesses intérieures

qu'il s'agit de faire sortir, d'aider à exprimer. Il y a là une conception spécifique de la subjectivité d'artiste qui mérite d'être discutée, en particulier lorsqu'elle s'associe à l'idéologie omniprésente, particulièrement prégnante dans les écoles d'art, de la créativité et de l'originalité, qui prend parfois des tours ridicules lorsque la créativité s'épanouit de manière auto-référentielle. En troisième lieu, j'évoquerai, en lien, l'image vocationnelle de l'architecte et de l'enseignant en architecture. L'architecte – ou le futur architecte – est quelqu'un qui doit se donner entièrement à sa vocation. Il se doit d'être passionné. Son temps ne doit pas être compté, d'où par exemple la sacralisation de la charrette, et de manière générale une structure d'enseignement (dans laquelle l'idée que l'enseignement du projet est au centre de la formation) conduit à privilégier l'engagement passionné dans celui-ci, aux dépens parfois des enseignements qui sont supposés alors requérir moins d'engagement, développer un rapport plus distancié. Enfin, la non-réflexion sur les conséquences politiques de cette figure vocationnelle (sorte de préparation aux conditions de travail d'architectes en bureau), l'image vocationnelle pouvant conduire à la justification de pratiques d'exploitation que vivent notamment des stagiaires que je rencontre. Je m'arrêterai là, en ayant conscience du caractère parcellaire et lacunaire de cette description qui mériterait la mise en place d'une réflexion globale, dans le contexte du passage des instituts d'architecture à l'université et des transformations à la fois des conditions de travail et des objectifs pédagogiques.

Interview de René Borruet

MCR : "L'architecture doit être entendue comme se tenant tout entière dans l'ouvrage édifié, et non pas seulement dans le projet", écrivez-vous, rejoignant cette affirmation de Peter Zumthor dans *Penser l'architecture*, qui non seulement parle de l'architecture en tant qu'art (lié à la vie dans tous ses aspects) mais en tant que production nécessairement liée aux questions de notre temps : il s'agit, explique-t-il, par le dessin et le rapport aux qualités concrètes et sensuelles de l'architecture "de ne pas se perdre dans les suppositions arides, abstraites de la théorie" ; "de ne pas tomber amoureux de la qualité graphique de nos projets et de ne pas la confondre avec la qualité de l'architecture réelle".⁵ Si tel est le constat, quelle(s) méthode(s) faut-il favoriser pour répondre à la question que vous posez vous-même : "quel regard théorique porter sur la place réelle des architectes dans le système de

4 - P. ZUMTHOR, *Thinking Architecture*, Basel : Birkhäuser, 2006, p.67 (traduit de l'anglais par M.-C.R.).

5 - J.-J. WUNENBURGER, *Gaston Bachelard. Poétique des images*, Paris : Mimésis, 2012.

production du cadre bâti ?"

RB : Je ne me risquerai pas à penser à une *méthode* pour interroger la place réelle des architectes dans les processus de production actuels et réels de la construction d'édifices. Après quatre siècles de théorie classique, née d'un positionnement assumé des architectes dans les rapports de production apparus à la Renaissance et peu ou prou maintenus jusqu'au XIXe siècle (la construction de monuments à la gloire des classes dirigeantes), les architectes se sont trouvés confrontés à un monde en pleine transformation, s'emplissant rapidement de nouveaux acteurs (dont les ingénieurs, puis les entreprises de construction, les industriels de la construction, la commande bourgeoise, puis bientôt les paysagistes, ...), avec de nouveaux programmes (équipements de tous ordres, logement de masse et urbanistique), et n'ont pas su, non pas théoriser leur nouvelle position, mission, définir les nouveaux contours de leur art – ils ont été nombreux à proposer des doctrines –, mais le faire de manière aussi consensuelle que dans l'âge classique... La *théorie* en matière d'architecture, au lieu de se reconstruire s'est recomposée en explosant, en se diffractant, en se multipliant, en se dissolvant...

MCR : Pour réunir ces doctrines, afin d'avoir une vision plus unie (theôria, en grec, action de voir, observer), faudrait-il davantage partir d'études sociologiques et historiques ? Pour un simple constat, scientifiquement neutre, ou pour soutenir des valeurs spécifiques à l'architecture et aux architectes, en tant que (co)responsables de leur devenir et de celui de l'art qu'ils défendent et transmettent ?

RB : Voici ce que je me demande : où en est-on aujourd'hui de l'étude générale et comparée de la position de ce métier dans les formes courantes de la production du bâti d'aujourd'hui (notamment en matière de logement de masse et d'urbanistique...) ? Cela suppose que l'on veuille bien s'y intéresser, dans le champs de la production des savoirs (en collaboration avec les disciplines qui peuvent nous y aider...) et il serait bien que les architectes s'y collent eux-mêmes, d'en écrire l'histoire (histoire de la position professionnelle et sociale de l'architecte dans la société moderne et contemporaine...), au lieu de s'obstiner à admirer ce que ce métier produit de meilleur ici et là, assimilant ces auteurs à des artistes contemporains (producteurs de monuments, encore et encore, en somme...).

MCR : S'il est question, en tant qu'enseignants et chercheurs, de défendre

des valeurs spécifiques des architectes et de l'architecture, quelles sont-elles, par contraste avec celles que les filières industrielles portent en produisant des édifices sans architecte ?

RB : Il est bon de se poser la question de l'enseignement : comment installer cette réalité dans l'enseignement ? Beaucoup disent que les écoles ne doivent pas décourager les étudiants en leur dépeignant la cruauté du réel de leur métier ; moi je pense qu'il faut le faire, mais non pas pour les décourager (sauf ceux qui ne se sentiraient pas de s'y lancer, et ce serait bien salubre...), mais pour en faire des combattants, des militants... Militants de quoi ? De ces fameuses valeurs qui seraient spécifiques à ce métier, les différenciant de tout ce que produisent les innombrables constructeurs de nos territoires contemporains... : une approche de l'édification essentiellement critique (dans un sens profond et politique – dans le sens de la *réflexivité* chère à Jean-Louis Genard) à l'égard de son contexte, de ses circonstances, basée sur une grande culture de l'architecture avant tout (de sa fortune historique et critique), certes une grande culture de la construction, certes une grande sensibilité aux usages (tous les usagers de l'édifice, de l'habitant au passant) et au dialogue avec les *non-experts*, et certes, encore, une grande culture de l'esthétique, et..., bien sûr, et surtout, basée sur le *talent*, cette chose mystérieuse que l'on ne peut que cultiver, pousser, ou simplement révéler dans les écoles, mais pas enseigner..., ce talent qui fera de l'édifice une construction vraiment chargée de sens, d'intelligence et de poésie, paisible ou violente...

MCR : A l'image de ce que Zumthor promeut : une architecture inspirée?

RB : Je dirais qu'aujourd'hui Zumthor en est le modèle... Bref, au lieu de nous bander les yeux pour ne pas voir, montrer et enseigner le monde cruel qu'est celui où navigue l'architecte aujourd'hui, interrogeons-nous urgemment sur la manière, précisément, de l'enseigner, ce qui pourrait nous conduire à théoriser la place de l'architecte dans les rapports de productions contemporains et nous faire revenir sur les valeurs que nous jugerions dignes d'être défendues (à mort !) par les architectes...

MCR : Et par les chercheurs en sciences humaines (défenseurs de valeurs... à vie !)

RB : Bien sûr. Tiens, à ce propos, revenons à l'excellent texte de Jean-Louis Genard sur le concept de réflexivité et sa consistance en matière d'architecture et d'urbanisme, juste une petite

remarque... Il précise toujours que les trois *moments* (fordiste, postmoderne et *réflexif* ou post-fordiste) coexistent dans l'histoire, quoique cela sous-entende que les trois se sont additionnés dans l'ordre de leur apparition... Mais il est gênant pour moi de ne voir la modernité qu'à travers la définition lapidaire de ce qu'il appelle le fordisme. Surtout en matière d'architecture. Tous les architectes de la période moderniste n'ont pas été Le Corbusier, et encore, on sait que les œuvres de ce dernier ne peuvent pas se résumer à l'esprit fordiste dans lequel elles sont nées. Et nous pouvons compter un très grand nombre d'œuvres modernes (notamment dans les pays germaniques et scandinaves) où toutes les qualités attribuées à l'approche *réflexive* étaient à l'œuvre, d'une manière ou d'une autre... Je pense à des architectes aussi attentifs au contexte, à l'usage, au dialogue, que furent des gens comme Alvar Aalto, Arne Jacobsen, Sigurd Leweretz, Jørn Utzon,... Il suffit de voyager en

Suisse alémanique (j'en parle parce que je l'ai fait au mois d'avril 2012), ou en Hollande, pour voir que le XXe siècle a laissé une architecture du logement d'une très grande qualité dialogique dans sa conception. Ce qui veut dire que les trois temps en question ont bel et bien cohabité tout le temps, en particulier la logique fordiste et la logique réflexive, et celle-ci bien avant le moment fordiste... Mais cela n'enlève rien à la pertinence de l'observation globale du texte ; juste un bémol dans son rapport à l'architecture, dont l'incroyable richesse à nos yeux contemporains, quelle que soit son époque, nous étonnera toujours... Sinon, je suis frappé par la convergence entre ce que je dis de la nécessité de voir dans l'architecture une œuvre résolument collective, par essence, et l'idée de co-construction, donc construction collective et partagée qu'appelle la notion de réflexivité selon l'entendement que nous en propose Jean-Louis dans le champ de l'architecture...

La poétique

Le second séminaire, sur le thème de la poétique, s'est tenu sur le site de Tournai autour d'un texte inédit Éléments pour une poétique archétypique de l'habiter et d'un commentaire sur mesure, offert par le Professeur Jean-Jacques Wunenburger, auteur de Gaston Bachelard. Poétique des images.⁵

Interview de Jean-Jacques Wunenburger

MCR : Toute recherche commence par des questions. Pourriez-vous nous éclairer sur ce Master de Philosophie contemporaine à propos d'urbanisme et architecture, et ces thèses de doctorat que vous dirigez à Lyon. Quelles sont les préoccupations qui animent les chercheurs que vous côtoyez ? Et en quoi peuvent-elles rejoindre, peu ou prou, les questions actuelles de notre séminaire PapdA ?

JJW : La faculté de philosophie de l'UJMLyon3 a depuis longtemps développé des recherches et formations sur les questions du paysage, de l'architecture et de l'urbanité (F. Dagognet, F. Guéry, O. Marcel en lien avec le Gerphau, d'A. Roger, C. Younès et T. Paquot, et l'école d'architecture de Grenoble,...). Ces thématiques perdurent à travers des enseignements d'une option que j'assure sur *architecture paysage et ville*, traversent les formations consacrées



au Développement durable et sont reprises dans le cadre pluridisciplinaire du laboratoire *Institut des mondes urbains* lyonnais. Il s'agit toujours de mettre au service de la formation des architectes et urbanistes mais aussi de philosophes, une littérature d'inspiration phénoménologique et herméneutique sur l'habiter, le milieu, le bâti.

La faculté travaille aujourd'hui avec l'institut d'urbanisme de Lyon et la chaire industrielle sur l'eau, qui lui est rattachée, mais participe aussi à un projet IREX sur les villes souterraines. Pour ma part, j'ai surtout cherché à promouvoir les œuvres de M. Merleau-Ponty et G. Bachelard, M. Heidegger (et secondairement G. Deleuze, M. de Certeau,...), ce qui a permis d'enrichir la question de l'habiter, de l'approche sensible et symbolique des espaces, de la question des rythmes,... Je dirige plusieurs thèses e.a. sur Henri Lefebvre, la psychogéographie, la matériologie bachelardienne,... Il s'agit toujours d'échapper aux lectures techniciennes et réductionnistes du milieu bâti, en introduisant, tant du point du constructeur que de l'habitant, une dimension poétique.

MCR : En introduction au thème de

la rencontre, nous avons approché l'essence même du mot *poétique*. Pourrions-nous y revenir ? L'espace poétique serait-il cela, annoncé par la poésie : résistance à la clôture du discours ou du sens, par des figures et des rythmes dessinés dans l'organisation des éléments qui forment un langage, appel à/de l'Autre au cœur même du désir d'être, afin d'opérer en nous un retentissement, de réanimer des profondeurs, d'éveiller des résonances vivifiantes et de "contrer le gaspillage des formes et des significations" (P. Zumthor) ?

JJW : Le terme de poétique agrège plusieurs dimensions de la relation de l'homme à l'espace : prise en compte d'une perception qui dépasse l'opposition du subjectif et de l'objectif, une sensibilité et une affectivité qui instaurent des mondes *personnels* chargés de sens, une imagination qui charge le monde de significations métaphoriques et symboliques (jusqu'au sacré), une idée du bâti qui excède le fonctionnel et l'utilitaire sans tomber cependant dans la performance stylistique décontextualisée. Trop souvent l'esthétique actuelle produit des concepts spatialisés, détotalisés par rapport à une organisation globale vivante et complexe (ensemble, quartier, ville), et dont le choix des matières et des formes s'opère sans respect d'une symbolique anthropologique qui devrait s'enraciner jusque dans des archétypes (seuls garants d'une pérennité).

MCR : Comment cela se met-il en œuvre chez les architectes, pour reprendre la terminologie de Hannah Arendt ? Avez-vous l'occasion de l'observer chez les architectes avec

qui vous dialoguez (en évoquant éventuellement des exemples concrets) ?

JJW : La création architecturale oscille sans doute comme toute création entre un pôle réflexif, nourri de savoirs et de culture, et un autre plus intuitif, lié à l'imagination sensori-motrice, à une appréhension des espaces à partir de l'expérience du corps. La place du théorique, du discursif, conditionne les choix des œuvres, d'où l'importance de l'expérience culturelle (multiculturelle même) et des références, même spirituelles, d'un artiste. Mais l'œuvre exprime aussi la sensibilité, les images premières, les croyances de l'architecte. Il en résulte une vision plus ou moins sensorielle, symbolique ou conceptuelle, avec des dimensions philosophiques ou idéologiques, en rapport avec une vision du monde, une perception du cosmos, un sens de l'histoire. Il n'y a pas de voie unique qui conduirait à une architecture créatrice, harmonieuse et capable de combler les attentes profondes de l'homme qui la contemple, y circule, l'habite. Nous avons fait un chemin ensemble avec l'architecte André Bruyère, décédé en 1998, qui nous a convaincu que l'architecte devrait penser son travail en consonance avec la vie cosmique, tant pour la lumière, les formes que les matériaux. L'influence de l'art japonais, le climat écologique, les nouveaux matériaux entre autres, constituent sans doute des sources actuelles d'un art de bâtir qui éviterait bien des choix provocateurs mais sans doute rapidement caduques ou invivables.

Les personnalités invitées :

Jean-Louis GENARD, sociologue et philosophe, directeur de l'ex ISA La Cambre, est chargé de recherches sur l'action publique à l'ULB.

René BORRUEY, architecte DPLG et docteur en histoire est enseignant et chercheur à l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Marseille.

Jean-Lacques WUNENBURGER, philosophe et professeur à la Faculté de Philosophie de Lyon 3, développe des recherches sur « architecture, paysage et ville ».